ROIS
NS À
RAYA
MALY,
YISTE
NISTE

POURQUOI LA COLÈRE DES FEMMES EST-ELLE PERÇUE COMME UNE MENACE ?

1.

Vous êtes l'auteure de « Rage Becomes Her : The Power of Women's Anger » (Atria Books, 400 pages, non traduit). Plusieurs livres sur le pouvoir de la colère des femmes sortent en même temps que le vôtre. Sommes-nous en train de changer de regard sur la question ?

Dans la culture occidentale, la colère des femmes a toujours été associée à l'irrationalité, à la folie, à l'inaptitude à raisonner. Pour les hommes, c'est différent : elle est entendue comme une vertu. Lors de l'élection présidentielle américaine, Donald Trump et Bernie Sanders pouvaient ainsi monter sur scène et taper sur leur pupitre avec l'air enragé. Hillary Clinton, en revanche, devait rester calme, sous contrôle, et elle en a payé le prix – elle a été jugée « inauthentique ». Les femmes savent que si elles veulent paraître à la fois crédibles et autoritaires, le chemin est étroit. On l'a vu lors des auditions, au Sénat, sur la nomination à la Cour suprême du juge Brett Kavanaugh : si son accusatrice, Christine Blasey Ford, avait affiché la même colère que lui, elle aurait été perçue comme totalement indigne de confiance.

Les femmes ne peuvent se mettre en colère que quand elles sont « à leur place » : la colère d'une mère qui défend ses enfants ou d'une institutrice qui se fâche est respectable mais celle d'une femme qui s'exprime dans des domaines historiquement réservés aux hommes, comme la politique ou le travail, est pénalisante. On dit souvent aux féministes, comme moi, qu'il faut « retourner à la cuisine » : cela me fait rire, parce que le champ lexical de la colère est celui de la cuisine ! La « colère bout », la « cocotte-minute explose » : ces mots viennent tout droit de l'expérience des femmes. En période de troubles économiques, sociaux et politiques, les femmes ont cependant toujours eu plus de latitude pour exprimer leur colère et agir en tant que citoyennes politiques. Or, nous vivons une phase d'autoritarisme qui se construit autour d'une constellation de sentiments négatifs, de peur, de mépris qui sont très liés à la colère, et qui génère une rage désespérée, un ressentiment furieux.

2.

Comment le facteur racial joue-t-il dans la perception de la colère ?

Aux Etats-Unis, la colère des hommes noirs est immédiatement associée à la criminalité. Parce qu'ils sont beaucoup plus exposés aux violences policières que les Blancs, ils savent que la colère est risquée : elle est perçue comme une menace. Imaginez que Barack Obama se soit montré en colère ! Il restait tout le temps calme, posé, même lorsqu'il était furieux. Pour les femmes noires, c'est la même chose : si elles affirment leurs opinions avec trop d'assurance, on leur reproche d'être des « angry black women » – c'est le stéréotype qui sert à les faire taire. Dès l'enfance, la colère d'un petit garçon blanc sera considérée comme naturelle – on en déduira même qu'il a des aptitudes de leader – alors que les petites filles noires rebelles seront punies et renvoyées de l'école plus souvent, proportionnellement, qu'eux. Cette séparation entre la colère et la féminité désarme les femmes. C'est dommage car la colère est un signal : elle montre qu'une limite a été franchie, qu'une injustice a été commise. Dire « je suis en colère » est un premier pas. On dit ensuite : « il faut changer les choses ».

3.

La colère des femmes est-elle nécessairement progressiste ?

Historiquement, non : la colère des femmes blanches a été un levier pour l'oppression raciale, et aujourd'hui, elle fait partie intégrante de la « suprématie blanche ». Avant les élections de 2016, les études montraient ainsi que les femmes blanches, en particulier les conservatrices, affichaient le plus haut niveau de ressentiment et d'agressivité du pays. Quand Donald Trump a été élu, les choses ont cependant changé : la colère est passée du côté des femmes progressistes. L'élection de Trump a galvanisé des femmes qui, jusque-là, ne se plaignaient pas de leur situation car elles ont pris conscience qu'elles étaient menacées. Le Parti républicain défend un système politique qui a été construit par une élite masculine blanche. Si l'on prend comme référence la part des femmes dans le gouvernement des Républicains, les Etats-Unis se situent autour du 130e rang mondial en termes de parité ! La colère des femmes n'a cependant pas pu empêcher la nomination du juge Kavanaugh à la Cour suprême. Sa confirmation est une gifle qui les affectera pendant des générations. ◆

PROPOS RECUEILLIS PAR VALENTINE FAURE

EMALY
it dans
e Time,
encore
Elle est
ion au
Center,
isation
fondée
n 2005.

DANS LES REVUES

ENTRE TEMPS

USAGES DU PASSÉ

UN NOUVEL ESPACE POUR L'HISTOIRE

Elle sera lancée samedi 13 octobre en présence de son directeur, Patrick Boucheron, et de son rédacteur en chef, Adrien Genoudet, aux Rendez-vous de l'histoire de Blois. Cette nouvelle plate-forme intellectuelle, baptisée *Entre-Temps*, affiche une ambition : être une *« revue numérique d'histoire actuelle »*, collective et entièrement gratuite. Elle réunit une belle palette d'historiens de la jeune génération (dont plusieurs doctorants) mais pas seulement : parmi les membres de son comité éditorial, on compte des critiques, un écrivain, un réalisateur, une dramaturge… La revue, sous la houlette d'Adrien Genoudet, lui-même écrivain, cinéaste et chercheur en histoire visuelle, repose notamment sur ce désir de mettre en écho des travaux universitaires et artistiques.

Par *« actuelle »*, elle entend une façon de questionner les chantiers qu'ouvrent ceux qui prennent l'histoire pour objet. Elle s'attachera moins, est-il précisé dans son avant-propos, *« à des "produits finis" qu'aux chemins empruntés, aux démarches suivies, aux méthodes dépliées ». Entre-Temps* semble vouloir regarder sortir de terre des édifices intellectuels en rapport avec l'histoire, en examiner les échafaudages, discuter à plusieurs des fondations, débattre de la solidité des propositions : « Entre-Temps *est un en-cours de l'histoire, un parcours dans son action au présent. »*

En cela, elle n'est pas une revue pour l'entre-soi universitaire, mais un espace ouvert également aux écrivains, romanciers, artistes peintres ou plasticiens, cinéastes et documentaristes. Les deux premiers focus qu'elle offrira à lire, dès samedi, sont un *« retour sur 68 »* et sur son actualité (commémorative notamment) et, plus étonnant, un dossier autour du « re- », ce préfixe qui commande à la re-constitution, la re-présentation, la re-publication, etc.

Attachée à la chaire de Patrick Boucheron, au Collège de France, la revue sera disponible à l'adresse www.entre-temps.net et bientôt dotée d'une newsletter. ◆

JULIE CLARINI

RAPPORT D'ÉTONNEMENT

PAR FRÉDÉRIC JOIGNOT

YouTube ou la haine en boucle

Comment les idées réactionnaires, mais aussi suprémacistes blanches et misogynes se répandent-elles sur YouTube aux Etats-Unis ? Une étude, publiée le 18 septembre par l'Institut de recherche américain Data & Society, propose quelques éléments de réponse. Elle montre comment un vaste *« écosystème »* se déploie à l'intérieur du réseau social, au cœur duquel on trouve un *« réseau d'influence alternatif »* d'environ 65 universitaires, spécialistes des médias et figures d'Internet, allant du conservatisme bon ton à l'extrême droite virulente, qui militent tous activement pour populariser leurs thématiques favorites – antiféminisme, opposition à l'aide sociale, nationalisme blanc, dénonciation de toute immigration, détestation de la « bien-pensance » de gauche… Pour se faire entendre, ces influenceurs, pour certains suivis par des dizaines de milliers d'internautes, multiplient les talk-shows avec des personnalités qui leur sont proches, mais font aussi régulièrement appel, au nom de la liberté d'expression, à des figures d'extrême droite qui n'hésitent pas à prôner, tout en se présentant comme des débatteurs polis, une misogynie et un racisme virulents. C'est ainsi, montre l'étude, qu'un podcasteur politique comme Dave Rubin (700 000 suiveurs sur YouTube), un libertarien de droite opposé à la peine de mort, homosexuel marié, mais considérant le progressisme comme *« un trouble mental »*, n'hésite pas à inviter Stefan Molyneux, un youtubeur canadien bien connu pour ses diatribes sur la hiérarchie de *« l'intelligence des races »* – il place les juifs ashkénazes au sommet et les Afro-Américains et les Africains subsahariens en bas.

UNE MOUVANCE IDÉOLOGIQUE ET ALGORITHMIQUE

Régulièrement dénoncé dans la presse canadienne, Stefan Molyneux se pose en martyr de la liberté d'expression et du politiquement correct. C'est en tant que tel que Dave Rubin l'a invité à débattre, le 9 novembre, à son talk-show sur YouTube. Tout en disant ne pas l'approuver, il a interrogé Stefan Molyneux sur la différence supposée de QI entre un Blanc et un Noir : *« Y a-t-il des preuves que ce soit génétique ? – Oui,* répond Stefan Molyneux. *Si nous prenions le cerveau d'un homme noir de 25 ans et celui d'un homme blanc du même âge, en quoi diffèrent-ils ? – Ils ont une taille différente. Oui ? – Oui !* Alors même que ce prétendument racisme scientifique a été mille fois démonté, Dave Rubin n'oppose aucun argument à Stefan Molyneux. Il le laisse dire. Autrement dit, comme le constate l'étude de Data & Society : *« Il lui fournit une plate-forme gratuite pour l'idéologie de la suprématie blanche. »*

Becca Lewis, la chercheuse sur les sous-cultures politiques en ligne qui a dirigé l'étude, remarque que c'est là une pratique courante des influenceurs conservateurs et réactionnaires populaires de YouTube, tant et si bien qu'ils se retrouvent reliés à l'extrême droite, à ses sites, à ses thèses complotistes, par les liens Internet et la colonne des recommandations de YouTube. C'est ainsi qu'une vaste mouvance réactionnaire, à la fois idéologique et algorithmique, se constitue et s'auto-renforce : selon Becca Lewis, *« de nombreux contenus extrémistes sont au rendez-vous, publiquement approuvés par des personnes disposant de ressources suffisantes et en liaison directe avec la culture traditionnelle ».*

Ajoutons que YouTube et ces influenceurs tirent profit de leurs émissions grâce à la fonctionnalité des « super-chats » payants grâce auxquels les internautes mettent leur message en évidence. Or, une enquête de BuzzFeed publiée en mai nous apprend que ce sont en général des extrémistes et des *haters* (semeurs de haine), qui payent pour mettre en valeur leurs réactions – qui envahissent le réseau social. Ainsi, lorsque le suprémaciste Christopher Cantwell a été invité sur une chaîne YouTube masculiniste, un visiteur a dépensé 500 dollars (435 euros) pour placer ses invectives racistes. D'après BuzzFeed, deux vidéos de nationalistes blancs diffusées en avril ont collecté 4 000 dollars en super-chats. C'est dire que les sommes montent rapidement – engrangées par YouTube et les chaînes.

Les vidéos dites de « bloodsport », présentant des débats violents sur des thèmes controversés (antisémitisme, antiféminisme, immigration…), suscitent elles aussi des super-chats haineux payants – et envahissants. Par ailleurs, l'algorithme de recommandation de YouTube tenant compte des clics, il a tendance à proposer les contenus extrêmes qui captent l'attention. BuzzFeed conclut : *« La taille et le nombre incomparable de vidéos de YouTube prennent le risque de créer une boucle de rétroaction de contenu plus extrême, générant plus encore de revenus, ce qui alimente des vidéos de plus en plus scandaleuses. »*

Comme le dit Zeynep Tufekci, professeure au Centre Berkman pour l'Internet et la société, de l'université de Harvard (Massachusetts), YouTube, un des médias favoris des jeunes générations, est devenu *« le grand radicalisateur »*. ◆